

TANKER 5

SUPPLÉMENT GRATUIT / BLOCKHAUS-RÉSISTANCE / QUAND TOUT L'OCCIDENT EST À CHIER.

SPÉCIAL JOSÉ GALDO



Dessin de : Ghemma QUIROGA-G.

JOSÉ GALDO A PUBLIÉ :

* LE MORIBOND DYNAMIQUE
ÉD. S.G.D.P., Collection "Miroir oblique" (1974)



« Tout de go, vous avouer combien je me sens en affinité avec votre trajectoire, votre mode de parcours. Je veux voir davantage qu'une coïncidence dans ces lignes que j'écrivais il y a déjà plusieurs mois : « qu'est-ce que enfin sous moribond et tension..... TOUCHÉE JUSTE, LA VIE PASSERA ». La véritable révolte se manifeste, en effet, par le profond avec lequel nous dépeçons la mort de son cadavre, nous la désencombrons, une préfiguration d'organes qui se démettent de leur pseudo-fonction vitale, mettent en CAUSES l'appareil d'ÉTATS de l'organisme, pour se régénérer dans des matières excavées d'absolu. Par des images / ellipses / hélices qui se retournent dans la chair de leur texte, vous favorisez cette nouvelle distribution des chances du corps-esprit, la question est de taille : comment nous dépêtrer de l'attelage mammouth et prénatal ?

Tel est le sens que je donne, par exemple, à votre :

« délier la coagulation de sa forme

où cloisonner les gestes de sa métamorphose »
En signe de réelle fraternité poétique, je me permets de vous envoyer les numéros 2 et 3 de MAI-HORS-SAISON qui, je l'espère, sont aussi une façon de "monter à bord".
Cordialement.

Guy BENOIT.

* GLAS D'ÈRE

Éd. Action V. (H.C. 1976).



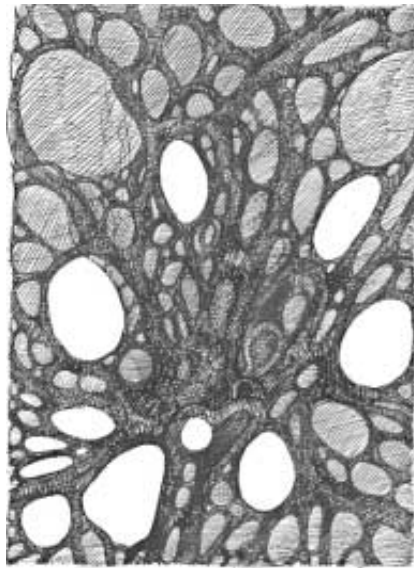
Lecture à la librairie "Le Soleil d'Encre".

* LUTTE VULVA

Accompagné de dessins de J. Quiroga.
Éd. Bunker-Press (1977).

Par les mots, la mort. Déjà. « De perpétuels étouffements et une virulence de la langue » : José Galdo présente ainsi "Lutte Vulva". Alors que, dans de si nombreuses publications à la mode aujourd'hui, la mort devient le prétexte d'un discours ou d'un spectacle, on croit la désocculter, l'on ne fait que la désamorcer, José Galdo, lui, l'éprouve, et nous oblige à l'éprouver, à la fois dans le corps et dans l'écriture : elle est ainsi que le souffle en nous, qui taraude. Je n'ai rien lu, depuis Jean-Pierre Duprey, d'aussi grave : « Eau noire et glacis des cordes brûlées de la voix dans le battement profond ». José Galdo "râcle et râpe", usant le langage, et ses mots s'enfoncent, ils novent, ils déchirent : « centre sang / bunker abase / louvoiments / clos crypté / dague habitante / encale dorsal »... Une écriture du cri donc, toujours plus basse et plus noire, reculant les limites infiniment de la cécité, du silence et de l'asphyxie. Pourquoi cette fureur froide ? Dans ce livre la violence est si grande que ce n'est plus la mort qui fait peur, mais la vie telle que nous ne savons pas la vivre, aveugle, muette, écrasée. Nous sommes refaits : c'est un corps en réalité que José Galdo nous rend, dans son excès.

Pierre DHAINAUT, JUNGLE N° 2.



Dessin de J. Quiroga in LUTTE VULVA.

* OS-VOX

Accompagné de 14 Collages de l'auteur.
Éd. N.E.P.E, Collection "Unfinitude" (1982).

CRÂNE DE LASER DANS LA TOURMENTE

Pour en finir une fois pour toutes, pour abolir effacer sublimer dépasser le dépassement des forces vives de la matière et du soleil au noir de l'être. Explosion FIXE entre chaque mot qui déchire les entrailles de la Terre et du Ciel et se FIGE dans la nuit des ultimes soubresauts. Avec les voix lasérisées des grands prophètes de la Conscience : Artaud / Prevel / Gilbert-Lecomte /// et aujourd'hui José Galdo. De but en blanc À VUE de nez nous franchirons les équations de la survie organisée. Détruisant les fichés du néant codifié, traversant les miroirs de la peur androgyne, brûlant enfin le noir de l'être en



Albert Dürer in Os-Vox.

sa splendeur de LUMIÈRE BLANCHE. La nuit coule dans les veines au corps blanc du sommeil et la came illusoire des mirages nécrophyllés. Finissons donc avec CELA. Ce qui est en JE / U dans cette étreinte (matière-parole / ombre-lumière / manque-plénitude) ne se nomme pas... chuchote à peine... très doucement elle s'approchait... et délivrait le prisonnier. La pluie au loin encore tombait. Terry Riley dans les neurones. À chaque essor du mystère fauve. Et il s'agit de ne croire en rien. Ce qui peut supposer la vision détachante, le renoncement à toutes les choses, le "lâcher-prise" des vibrations de cette idylle cosmo / logique. Car le Logos ne nous lâche pas. Il est en nous et il nous tient. À nous de VOIR et de marcher sur le sentier équilibrant du renoncement aux peurs profondes, sur la VOIE périlleuse des mutants amnésiques, dans l'infra-noir de la substance, l'équation rare / désillusion, cette CHUTE au fond des visions noires d'un monde en proie aux démiurgies. Et il s'agit de bien SE comprendre. Retourner la Naissance dans l'exil intérieur, dépeupler le regard des choses vues assoiffées, faire le VIDE et y n'être, au SENS profond incantatoire des essentiels retournements. Notre corps est la Terre. Notre vue est le Ciel. Notre silence est l'horizon. Notre beauté est notre amour. Notre savoir est non-savoir. Notre oui devient non; acquiescement indicible. Notre langage est admirable (seuls les oiseaux savent le comprendre). Notre intensive science des saveurs est une VERTU THÉRAPEUTIQUE. En cela le CHAMAN se libère de l'extase, il définit son champ mental et se repose dans les cieux gris. Il EST cela qui Voit le TOUT et Tout en UN se dit "En To Pan". Mais l'occident oublie cela. Préférant tuer Baader dans les stades oniriques, préférant cette lâcheté au VRAI VŒU de lâcher prise. Et les prisons seront ouvertes. Et le Bardö sera traversé. Et les voix Blanches de William Blake, les opéras électroniques des LAMES aux prises avec le Monde, les tourbillons du maëlstrom, les tornades saintes du NON / POUVOIR, rejauront AVEC ENSTASE (((délicatement si subversives))) entre les NERFS de l'Horizon et les ROIS D'H(OR)S /// KALI YUGA /////

Marc QUESTIN, Préface à OS-VOX.

* **TRANSBORD ÉTERNITÉ**
Éd. Occident N.K.(1983).

Je lis votre livre et il me parle : *des nœuds de nerfs et un tordage de gorge et l'inavalable d'une tuméfiante entière comme une trace noire d'embarquement sur le radeau des ombres.* Certains de vos textes sont saisissants. Et quelle belle langue !

Paul VALET.

Vous avez une façon d'accentuer, de précipiter, qui redonne de l'énergie à la langue. Et vous faites d'efficaces éclats de syllabes. Le lecteur en est heureusement renouvelé, comme d'une vitalité découverte.

Bernard NOËL.

Une parole qui ne mime pas, qui est toute mouvement, arrachement plutôt, déchirement, qui ne dissimule pas ses difficultés, qui nous oblige à nous projeter comme à dérapier, qui bafouille, et qui se noue, qui se reprend : en lisant Transbord Éternité, comment ne pas subir le « pal » ? Et en même temps, comment ne pas ressentir cette force creusant les mots, les emportant sans cesse ? Le souffle ainsi peut être noir mais il embrase...

Pierre DHAINAUT.

... Ce baiser de vide est très prégnant. Flux des mots, jusan. Certains termes reviennent: *glu, chair, saignée, glauque*, un vocabulaire biologique, un texte comme une charpie d'homme. Un dévalement, un fleuve hors ses rives...

Jacques LEPAGE, CICRP.

Il suffit de lire Transbord Éternité pour saisir la parenté spirituelle unissant tous ceux — à leurs différents postes — qui affrontent et « font » le travail du néant. Jusqu'à ce point de surchauffe et d'outreachair où le vertige se vrille, se retourne contre lui-même. Moi aussi, je crois que l'exigence poétique réside dans cette conversion du néant. Quel qu'en soit le prix à payer, la désespérance à traverser.

Guy BENOIT.

... Quel hymne au Néant Vrai, quelle puissance dans l'approche de ce nœud central d'organiques sauterelles, palier que tu franchis jusqu'au cri ultime, jusqu'à l'éternelle beauté du vide ! Les pulsions mortifères comme tremplin, transmutent l'être même de ton écriture. J'ai rarement atteint plaisir nerveux aussi intense, du risque, de la beauté tirée d'une essence malade mais combien saine au bout de tes râles. Galdo a capté un concentré de forces, au lecteur de s'en innover pour aller plus loin que sa simple carapace charnelle...

Jean-Pierre ESPIL.

LE RETOUR DU PHÉNIX

« Transbord Éternité », le dernier livre de José Galdo, vient de paraître aux Éditions Occident N.K. Depuis « Os-voix », paru aux Éditions de La Nèpe (dans la collection Unfinitude dirigée par Angéline Neveu), cet auteur très discret poursuivait en silence un travail de scripteur. Mais un scribe, scripteur-moine, forant de part (à l'évidence) le tressaillement des origines,

remontant vers la source d'une lumière aveuglante, cette lumière qui brûla (puis terrifia, émerveilla) Roger Gilbert-Lecomte, Henri Michaux, Joseph Sima. Ce très beau livre, couverture jaune (format 12 x 18) avec ses 40 pages de nerfs, de découvertes, de visions foudroyantes, expose au jour la douleur d'être, dans un monde sans issue, cauchemar de sang, d'os de Kali. « *Le ricochement des échos myriadaires du signe* » fait écho suppliant, aux « *damnations traînées à l'éclipse entrouverte de la pupille comme un astre de nuit perdant la lumière des nerfs où vrillent les derniers sifflements de la conscience blanchissant le retour englouti de l'œil* ». Asphyxie d'une lecture étranglante, dérangeante, où le corps sensoriel métamorphose sa perception, ses habitudes d'existence neutre. L'étendue s'interfère. Du cosmos des diamants. La scrutation : néant des noces. Les mots VIFS du refus, du Désir des Atlantes. Labyrinthe de la nuit sous les secondes en fin de siècle. « *L'opaque où gît du coule corps d'une roulette de nerfs* ». Dévoration, corps sans organes, épuisement d'un regard sous les trappes sémantiques, maladie millénaire des virus de la honte, l'endoctrinement des origines (contre les hommes lutter en vain), c'est le vide-vacuité trépassant au néant, la charge des limbes dans nos entrailles à brûle-pourpoint, feu des enfers.

Marc QUESTIN, BUNKER N° 8.

José Galdo invente dans ce livre un langage, un cosmos qui lui appartient et marque son écriture du sceau indiscutable d'un style. Lorsque cela m'arrive en lisant un inconnu, j'éprouve toujours un intense plaisir; ici, Galdo écrit avec son corps, en dénombrant le corps, et de ce corps où flue et reflue le sang fait un langage où le noir, la mort ont une place prépondérante, attribué de la douleur traversée sans doute. *La mort difficile / le moulage béant du manque* provient d'un lieu indicible, *ventralité noire* ou en d'autres mots *le sang de l'écartelage des choses / bascule l'enfer / un enfer jour et nuit / un enfer battement tordu du souffle / un enfer forge*. On trouve partout la trace, présente de langues, événements, viande, et souffles. Une haleine passe sur tout cela, et conduit inmanquablement à s'interroger sur le lieu que l'on occupe dans l'univers. Quand tout s'embrase, la langue suit. Néologismes et aventures se télescopent : *Sur l'écume bouillonnée la langue zèbre / larve première / où repose la carne qui contient corps et mort et sablier / brasier au vertige de sa dévoration / ailes brûlées dans le jousé hurlé / au noyau du vide / et cycle sang du souffle centre*. Le livre est en soi *cette carne qui contient corps et mort et sablier* où tous les mythes vont se rejoindre, celui d'Icare dont les ailes brûlent, celui d'Orphée qui brûle dans une autre descente aux enfers. Ce livre brûle par tous les bouts, fait mal, *cage d'os à l'extase / où le squelette repté aux sables de qui sable son néant quand la racle à la cale remonte des râles au corps et crâne / comme dans la tête qui se largue à la criée / d'un déferlement dans le billard du vide...* On ne peut que citer le texte qui s'enroule, se déroule, se fait et se défait sous nos yeux, car le commentaire semble sacrilège, et cela vient des grouillements, des profondeurs, comme Artaud : *Chaque corps dans sa plaie tombe et s'emporte dans la néante et la néante est le ricanement en cristaux de sang de la tiare dont l'égoisement remonté éclate la tête et les songes qui font la passe où s'enfilent des colliers de corps roides sur l'arche qui s'avance vers la pesée infernale où reposent les tombés de la table incendiaire...*

À ma connaissance, du jamais-lu, et du grand art !

Frédéric-Yves JEANNET,
ÉCRITS D'ASILE ET D'AILLEURS N° 2.

L'enfer, l'horreur. *Au décarnement qui retourne à la nuit / où le mort se mange et se dévore / et s'achève à la bouche...* Livre difficile et terrible. Quand le corps se dévêt de sa peau, de sa chair, de son sang, jusqu'à l'absence ou l'absolu (l'essence), jusqu'au gouffre. Quand le corps s'épuise à traîner nœuds de nerfs et de fibres, plaies, béances et viandes boueuses. *Une grappe de douleurs*. Corps à vif effroyablement vivants (les cris, les râles), mortellement immobiles (la paunteur, les écoulements), et raides. On assiste ici à une énorme orgie macabre où se mêlent viandes, cadavres, loques et viscères dans un délire sublime. Écriture baroque, démesurée, hallucinante. Au-delà de la description physique, des « zooms » appuyés (la chair, la viande, le rouge), il y a l'angoisse, le vide, la peur au ventre, celle qui rend le regard fauve et fou, celle qui crée et appelle les spectres et les ombres. Celle qui décuple l'horreur. On voudrait brusquement que la page soit moins cruelle, on voudrait vite refermer le livre, on voudrait ne jamais mourir. Car les morts (au contraire de ceux de Savitzkaya), ici, puent. Ils bougent, ils gluent, suent, et giclent. D'ailleurs, ils sont peut-être vivants. D'ailleurs, nous sommes peut-être tous morts. Tous *nul et rien*. Des êtres se dévorant, se damnant, se détruisant. *Des gueules vitreuses*. Des plaies, des râles. Et cette *éternité* affolante. De rien vers rien. Toujours. *Dans l'esprit de la mort, il y a de la matière tombée qui retourne dans la matière et dont la mort n'est que la saignée de l'esprit qui passe d'une coagulation à l'autre comme un sac dans la fosse*.

Agnès HENRRARD,
L'ARBRE À PAROLES N° 50.

José Galdo affûte une langue heurtée, râpeuse. Les mots dressent leur face aigüe et s'affrontent. Les syllabes se frottent et jouent, de l'assonance au grincement. Il règne dans ses poèmes une saturation noire, humeur et encre touillées dans un pilon d'angoisse. C'est le long chant barbelé du déchirement. De la fracture au bord de l'être. L'être et le dis-paraître. Flux suicidaire qui sourd d'une bouche à maléfices. Galdo invente, souffle à silence, un certain terrorisme de la parole. Il ausculte la planète morte ou plutôt la galaxie catastrophe et diagnostique un état général de souffrances. Le poète mi-visionnaire, mi-inquisiteur, large son journal de transbord entre deux désolations, entre deux boues, entre deux lèvres : l'éternité de tout temps s'annule.

Jacques MORIN, DÉCHARGE N° 21.

* **L'INNÉ DES MORTS**
Éd. Le Jeu des Tombes (1986).

Un supershow concasseur d'une langue suffoquée, piranésienne, et en instance d'alchimie...

Guy BENOIT.

On ne peut pas se tromper en lisant José Galdo. Les mots roulent, l'encre et la parole se fait moraine implacable qui bulldozère tout devant elle, et l'œil assiste à l'avalanche, à la chute, impuissant mais fasciné, on veut aller encore plus loin, plus bas, plus profond dans l'abîme, avec cette question qui tenaille la réflexion : existe-t-il

un fond capable d'endiguer cette boue et peut-être ne le souhaite-t-on pas vraiment. Car il y a une musique, terrible, mais une musique de mots qui roulent, dans la rocaïlle, dans les séracs de l'angoisse, dans les éboulis qui les réduisent en poudre. On est à la fois dedans et dehors. On tremble pour cette précipitation de soi-même de la part de José Galdo mais c'est moi-même qu'il emporte me tenant les pieds mais ni lui ni moi n'avons de parachute. La poésie remonte ici à la nuit des temps et traverse filante étoile notre cervelle qu'elle mouche en un instant éclair noir avant de projeter loin sa fulgurance dans la nuit des temps. On reste suspendu à cet instant de lumière, à cet éclat de sens, sémaphore timide et perdu au centre de l'univers.

Jacqués MORIN, DÉCHARGE N° 37.

* LA NOUVELLE DANSE DES MORTS
Éd. Occident N.K. (1987).

Cette poésie anatomique scrute les plis du corps. Ici la langue est un organe musculueux, les papilles énervent les tendons.

Christian DESCAMPS, LE MONDE N° 11917.

« gerbe d'encre au soc du geste qui ferre et explose » : on ouvre LA NOUVELLE DANSE DES MORTS et on ne peut plus dire je, plus d'identité, plus de définitions, on est tout de suite arraché à tout ce qui nous limite, nous alourdit, — une fois de plus, parce que l'on n'a jamais fini de desserrer l'étau. Nouvelle danse des morts ou nouvelle leçon des ténèbres, les ténèbres sont toujours aussi épaisses, mais l'écriture qui les fore, « de la / suffocation déchirante / à la / déchirure de la langue » a rarement été aussi intense, elle enfonce à chaque trouée un regard saisi de vertige et qui en même temps le soutient, durement... Vous êtes le seul dans cette nuit, vous nous précédez de si loin, et c'est de la lave noire et brûlante que vous imposez.

Pierre DHAINAUT.

PLACENTA-GALDO

La barbaque saisit — les dents grincent — En fond de l'œil éclate ARTAUD; privé de chair — souffle coupé. L'armée du sexe fonce hurlant — se jetant aux corps englués de cris *hydrocuté aux forces des nerfs*. Le malaise tord les membres d'un texte qui ne lâche pas !

La station-service du désastre éclate *dessous du silence des masques* — Le voyageur ricoche aux carnes des pages vers les portes de l'enfer. — *Le radeau de la douleur* décroche des tableaux lointains qui « donnent à voir » — « l'encre, letale, la cire » d'une société de spectacle décomposée.

Pantelant nous voilà rendu aux raisons de José Galdo.

Gaston CRIEL.

Sous cette citation d'Artaud : « On ne sort pas d'un monde pour le détruire, on le détruit en le crevant pour passer dedans » qui débute ce livre, se trouve un cristal d'extase multi-faces et multi-signes. Une extase vitriolée et génialement lucide. *Danse dans la couronne des lumières noires / royaume des replis de la nuit et sa saignerie dans l'internité... Danse au bord de la tresse verticale du vide du délivrement totémique*. Danse comme des basculements dans la matière. Au-delà du STYLE unique Galdo. Toutes nos vérités, nos mythes, la souffrance de notre corps, nos peurs les plus froides.

Alex MILLON, REGART n°5.

UNE NÉCESSITÉ AVEUGLE

**de remuer la matière inerte et de racler la lumière de l'ex-être
basculées dans l'identité des carnes aux prélèvements de l'inné
et engouffrés dans les signes**

blocs de morts dévorés

collés dans la langue

de corps et de morceaux dressés dans le trou

**amas des suffocations où se débat le corps qui s'arrache dans
les saisies d'anéantissement de la volonté noire des morts**

des morts qui hémorragisent la lumière

dans une mastication terreuse où la cave mange le cave

multi-carnes

**coagulations de loques dans l'épaississement de la lumière
noire cristallisée au broyage interne**

au tarage des morts

descendus dans la dent de la tête

pour têter la conscience par le fond

et entêter cette conscience contre son fond de carne

étaïle et grabataire

dans le tympan du trou

**et archives bavées à la crémaillère levée du corps raclé de la
langue**

langue d'un tremblement

**langue d'un séisme dans l'étau tétanique de l'incarnation qui
dégueule la matière de barbaque sans lumière aux corruptions
de l'état**

**discours des trous de carne coagulée du trou où bouillonnent les
trouées baveuses pour brûler dans la douleur brûlante de la face**

**cratère du corps coagulé dans l'angle-mort où gît la lumière
d'un avant corps**

sans langue

sans crevasses de signes

sans trou de conscience

sans levée de corps

sans encores

totem de crânes dans l'havre de la douleur

au roulis des relances traînées dans le sac

à la case des traces inertes dans la crémation des nerfs

cage pendue à l'envers

sur l'arbre d'os où se tend la gangue au noir durci de la

langue

décarneuse

désosseuse

bouchère

De ces instants déliquescents où le cadavre se résout en sa pourriture José Galdo a tramé le lieu exact de son aventure poétique. De sous la peau jusqu'à l'os.

Quelques palpitations d'épaisseurs de chairs s'effondrent sur elles-mêmes dans la perpétuelle génération d'un flot incessant et incisif de larves.

Vers la bouche d'ombre de ce maelström de décompositions José Galdo a dirigé la barque funèbre de Charon Voyage pour Cytère. Nous sommes ici de l'autre côté de la beauté. En partance pour le grand désastre le bateau ivre ne s'arrête dans aucune exotique contrée. La quille se fracasse sur la blancheur ivoirine et désolée des ossements éparpillés sur la grève originelle de l'être.

Dans l'absence de la matière le néant renaît-il à lui-même pour qu'il y ait encore une contrée de blancheur immaculée comme une lumière aveuglante qui se formerait dans le vide de l'auto-destruction ?

D'où sourd l'être — en quelle exsudation terrible est-il le fondement de son renoncement à être à nouveau dans l'imparfaite présence de la beauté de son dévoilement ? Les mots sont des scarabés visqueux. Ils détériorent la chair — point par point. Le blanc de la page se confond avec les rotundités décharnées du crâne humain totémisé. José Galdo reste le fils de sa plus grande exigence. Sa poésie se refuse à la plate écriture du constat de l'échec de son impuissance à traverser la désincarnation du néant. Cette œuvre qui travaille à la mise à nu des processus de dégradation de l'immortalité de l'homme reste de par sa tâche ultime assignée en deçà du nihilisme. Des poèmes qui se tiennent à l'extrême lointain de ce cul-de-basse-fosse foireux qu'est le psychisme humain nous sont un chemin de grandeur. La poésie du siècle prochain si elle veut s'instituer dans la royauté suprême de sa seule assise devra emprunter cette chaussée de géant.

Car lyrique et métaphysique — à l'écart de toute régression religieuse — la poésie de la nouvelle danse des morts nous semble déjà participer du rire de Zarathoustra.

André MURCIE, STYLE N° 2.

Lire José Galdo est une expérience qui ne se décrit pas, presque incommunicable, tant elle peut être violente au premier degré. Comme d'Artaud ou Beckett avant lui (mais ces références ne sont que des points de repère, car Galdo a inventé une nouvelle langue) il s'agit essentiellement de REVENIR. Presque littéralement de survivre à cette saisie de l'inaffable, à cet enfer d'où Galdo semble nous dire, comme Rimbaud dans la "Saison" : « Quelle vie ! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. Je vais où il va, il le faut. ». Avec courage, donc, Galdo continue à creuser, à descendre, depuis Transbord Éternité (1984) dans cet enfer dont nul Orphée ne remonte. Avec la Vierge de Nuremberg et La Nouvelle Danse des Morts, voici deux nouvelles explorations du désastre qui nous constitue où se crucifie la lumière / et les ombres d'agonie / descendues du désastre. Tout ceci a lieu à rebours total de la langue, entre mot et corps. Comme chez Artaud et Beckett encore, et à la différence peut-être de Rimbaud, illustres antécédents, pas la moindre lueur d'espoir donc. Il faut apprendre à vivre après avoir lu José Galdo, expérience unique.

Frédéric-Yves JEANNET, DELTA / STATION BLANCHE DE LA NUIT N° 9.

caverne et traction où coule ce qui gît
glissière des glas suffoqués dans la rumination des lumières
noires dans l'arbre brûlé
dans le séisme du trou comme une roue dans le rouage du
séisme
au nœud de la douleur de l'encore corps
et pire
aux croisées écartelées de la conscience
déchirure nerveuse de la faille où roulent les signes de la
douleur aveugle qui débat le corps dans l'aggrave
crevasses d'orage dans la conscience
gavée
incavée
langue de feu coagulée dans le totem osseux où mouline le
néant des cristaux de signes
rôle dans l'abattoir
soue de cale
rage de glace
glas de rôle
et annonce du coup de tête dans la conscience
tête entière
de la crevasse dans la caverne déchirée de l'origine
dans le noyau noir de la lumière
stigmaté du signe
arbre de la douleur dans les rayons de l'anneau où brûle
l'arborescence nerveuse
arrachée aux racines des nerfs pour l'embarquement à la nef
de carne
à la bouée de sang et de boue où remue la forme
cave gavée d'échos de néant aux forces de la déchirure
exhumée de l'inné comme une langue paradée dans le trou de
matière
comme emmanché à la croix de la langue sur la souveraineté
du néant
et qui coulisse dans le trou pour vomir cette dévoration de
l'invisible dans la saignée entière de l'immobile
dans l'âtre atroce de l'ex-être où se convulse la trouée
le broyage
la concasserie où dansent les morts de maux
aux animations
aux ruminations
aux aimantations
aux enragements
dans des signes enfilés de carne noire
aveuglée dans la déchirure
et raclages souqués des accrochements au soc du brûlot de la
carbonisation dressée dans le totem de la verticalité dévorante
ingérante au garrot des bouillies brûlantes de la suffocation
au corps carbonisé comme un signe mort dans l'écran des
ombres...

Le dernier recueil de José Galdo (Transbord Éternité) m'avait fait un tel effet alors que je ne le connaissais pas, que je l'avais contacté aussitôt pour lui proposer de collaborer à mon émission de radio à l'époque. José Galdo possède une écriture particulière, propre à lui. Un monde à lui. À part. Et tout lecteur a une certaine attirance pour ce monde répulsif. José Galdo travaille la langue comme une pâte au couteau. On ne prend aucun mot pour ce qu'il est, comme il est. On le fixe comme un insecte après lui avoir ôté ses ailes ou ajouté des trompes. On le bascule sur la page pour qu'il s'exhibe sous un angle inattendu, nouveau, obscène ou clinquant. Cette malaxation infatigable du verbe accentue les étirements ou les boursofflures. On aboutit presque à une écriture en relief. Il faut comprendre que dans la poésie de José Galdo, l'image est proscrite, ce qui donne cette impression d'écriture-de-tunnel. À ce stade on pourrait obtenir une parole courte, hachée, haletée. Il faut greffer en plus la notion de souffle, de déroulement. Je pense toujours à une bandelette infinie de sens, à un ténia manuscrit qu'on tirerait d'une gorge hurlante. On doit enfin donner la direction, qu'on peut situer dans l'obscur des entrailles, dans les trous enfouis de l'univers ou encore dans l'excavation nocturne là où mort et pourriture règnent déjà sur nos chairs, là où José Galdo embusque avec détermination son auscultation des ténèbres.

Jacques MORIN, DÉCHARGE N° 41.

* LA VIERGE DE NUREMBERG
Éd. Occident N.K. (1988).



J. G.

Seuls les poètes authentiquement aventurés en leur œuvre se trouvent confrontés à l'angoissante notion pure de la virginité de l'être. José Galdo n'est pas de ceux qui alignent

LE DÉPLOIEMENT DES OMBRES AU TROU MIROIR DU DÉGORGEMENT

**s'extirpe de la glissière retournée des chairs
bouche blanche
clouée sur la table de la plaie
secoue les cavernes du saisissement des mises
et se donne
en rouant la poussée où vrille le chargement de la poche
sac de bouche dans le corps décroché de sa peau de nuit
durcie qui roule vers les points d'éclatements de la lumière
bac d'un barattage
particules détachées d'un noyau sans fin dans le sans borne
de l'état des orages
et une colère qui se prolonge dans les débris de l'image
là
où il n'y a rien que le moignon calciné d'un raclage
gravats de lumière noire
grabat de la face glacée dans le béant de la langue
agave de fer
et totem encollé dans la cangue
bâillons de bribes où les corps se débattent comme des
ombres dans la coulée d'une larme noire afin de faire sortir
le nerf de la langue
insoutenable état de la percée d'un corps qui s'écrase dans
l'étau des matières
ce resserrement de la carbonisation de sa forme
ce halètement de la viande dans la palpitation
ombre dans l'écrasement du double
abrase la poche
boule de nerfs
et broyage d'un nœud qui coule dans l'étranglement de la
bouche carbonisée où pend cette langue
état mollusque d'une pétrification au moulage aqueux de la
trace noire où se recrache la gueule du bâton des creux
remués dans la glissière glaireuse du moyeu des signes**

**état fixe
et sans face
où se traîne la peau vide de l'ombre
qui mange sa lumière
qui boit ses nerfs
jusqu'à la satiété où s'archive l'archaïque forme néante du
lange à la loque des danses d'échos noirs qui se vissent à la
cloque osseuse
car les pans du vertige lâchent l'encre d'un état
sans ombre
sans chair**

les mots pour le plaisir d'admirer les internes miroitements de textes inertes. Il sait que l'acte poétique amené en sa plus haute incandescence est geste opératoire. Noces fastueuses du dévoilement de la beauté du monde avec l'idée même de ce même dévoilement la poésie impose l'inéluctable saignée de l'être.

L'Hérodiade de Galdo est cadavre. L'éros est là dans "les yeux brillants d'une tête de mort" ou le "delta noir du vide" de ce sexe de femme qu'il faudra enfreindre. Activer l'horrible besoin du chant et du corps — passer outre les suintements décadents de cette chair qui s'embrace de sa propre pourriture et s'effrite dans le feu rampant de ses sueurs de glu. Traverser les trois cercles de viande, de nerf et d'os pour renaître la béance originelle de ce corps qui n'était pas et fut, pourtant un jour irrémédiablement immortel, de par la seule présence qu'il fut un certain temps. Vomissure de sperme l'écriture de Galdo vitrifie l'émail du cadavre. Crémation du désir La Vierge de Nuremberg impose à chaque lecteur l'érotisation totale de l'idée antérieure du désir que lâchement il aurait pu maintenir solitaire en son esprit — virginal.

André MURCIE, STYLE N° 2.

* EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE
Accompagné de 33 dessins de l'auteur.
Ed. Blockhaus (1990).



José Galdo nous a habitués à une poésie des plus expressionnistes, plongeant jusqu'à l'insupportable dans l'intérieur remuant du corps en décomposition. Dans ces "EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE", le poète "force" encore cette langue cauchemardesque. Au concept d'éternité, il subs-titue celui "d'internité" : l'étouffement, la suffocation des mots à même la chair, la carne baveuse autant sanglante que pourrissante, le non-état de l'être. José Galdo insiste sans relâche sur l'impossibilité d'être dans cette prison de la matière. Ses mots sont durs, impitoyables : « Crache les râtures aux failles de la carne... », « Gît la cavité des comas sans fond au sas de la bouche », « Ces valves de la langue à la ventralité noire de la substance... ». Comme ses dessins répétant jusqu'à l'obsession l'image d'un crâne carbonisé dont la bouche se confond avec un grand trou noir béant, implacable radiographie du néant. Lire José Galdo tient de l'épreuve. On n'en sort pas intact.

Alain HÉLISSIN, SAPRIPHAGE N° 14.

sans rêve

car la chair

mange même

l'ombre du rêve

et la gueule tire le creux béant d'un râle de la langue à la fosse reptilienne des anneaux où se broie le crachage

angle aux ongles des ombres

où les clous de la plaie

écrasent la tête

écrasent la glace

écrasent la nuit

aspirent la neige

aspirent l'espace

et expirent les cristaux de l'angle

et expirent les cristaux de l'œil

sous la brûlure du délivrement des crânes dans la croix des ombres qui traînent le gisant du trou de l'aqueux gluant des valves néantes où s'encave la voûte et où l'œil perce en reclouant chaque signe au centre de lui-même

là où la poutre glisse dans l'anneau et mange la méduse

et dévore l'espace

comme un abysse à l'envers qui pend dans l'abîme

avec son nœud de sang dans la conscience qui tracte la poulie des nerfs et se roule dans les mots et s'enroule dans les morts pour cracher le va et vie dans le magma des corps qui flotte dans l'état des ressacs

ventre en l'air et sac dans l'écume...

JOSÉ GALDO

On ne sort pas d'un monde pour le détruire, on le détruit en le crevant pour passer dedans.

ANTONIN ARTAUD



On reçoit un recueil de José Galdo un peu comme un faire-part. C'est-à-dire que l'on sait à l'avance qu'on va en lisant son recueil traverser une épreuve. Une lecture où il va falloir s'investir corps et cri. On s'embarque enfin dans l'œil du cyclone avec l'état d'esprit de quelqu'un qui entre enchaîné dans une salle de torture. Les nombreux dessins caractéristiques de José Galdo qui émaillent ses textes les "illustrent" au mieux, leur correspondent au poil plutôt. Crânes hurlants, carbonisés, ce sont des portraits désintégrés où les yeux bouchés de nuit surplombent une bouche béante dans laquelle semble passer le vent glacé du néant. Le recueil les récite un par un, catalogue d'une galerie de catacombes. Ils m'interpellent chaque fois dans leurs douleurs atomiques, dans leur mort souffrante et figée. José Galdo, dessins et poèmes, ne cesse d'interroger cette antériorité du corps ou cette ultériorité de l'être, il ressasse infiniment ce négatif cancérigène qui mine en-deçà l'épiderme des choses... Ainsi ses textes forment l'étonnante photo d'un vieillissement analysé, d'un pourrissement brusquement stoppé, d'une agonie en train, d'une ultra-sénilité rédhibitoire.

Dans les poèmes, on décrit implacablement les ultimes dégâts, les ruines subsidiaires, ce Beyrouth mental, cet Hiroshima nerveux. Dans les dessins inversement on a franchi le pas, la mort a saisi la boîte crânienne où seul le cri troué rappelle les dernières résistances désespérées. José Galdo explore ce présent de la fin de l'être entre la mort venant et la mort venue, de l'expiration avant la pourriture à la décomposition après la délivrance. Corps suffocant, conscience aspirée. Dans ce passage de la seconde finale, où la matière décroche le temps, le travail insidieux de la maladie, l'érosion arrogante du néant emportent gloutonnement le morceau de chair pantelante. C'était attendu, entendu, d'avance. L'ex-être. Et ce recueil marque le franchissement visionnaire de l'au-delà. Plume plongée dans l'encre du Léthé, José Galdo, chevalier noir, arrache lai après lai, ses fulgurances de cauchemar qui lui tapissent l'esprit. Sa quête se précise, se concentre, son regard remonte aigu la masse de l'abcès apocalyptique. Il déterre nos charniers successifs, tous ces ossements ancestraux qui nous écorchent la mémoire.

Jacques MORIN, DÉCHARGE N° 57.

*ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT
Accompagné d'un dessin de l'auteur.
Éd. Blockhaus (1994).

José Galdo livre un nouveau recueil : ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT. On y retrouve cette extrême dureté présente dans EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE, cet expressionnisme décrivant jusqu'à l'insoutenable un corps fracturé aspiré dans un trou béant, abîme sans fond dont aucun signe ne ressort vivant.

Alain HÉLISSAN, SAPRIPHAGE, N° 22.

Galdo est un pur : il n'a pas changé de langue depuis que je le lis. Il n'en aura probablement jamais assez, jamais fini de touiller, là, « dans la mastication, dans la rumination des échos, dans le rire étouffé de la faille, dans le clapet central du cartilage », et comment faire autrement. Le travail de Galdo est pour moi capital ou

mieux : fondamental. Amateurs de poésie poétisante, d'oïssillons béats et de fleurettes suaves, fuyez, tournez la tête. Les autres, ceux qui se sentent peut-être, eux aussi, au raz du gouffre et gouffre eux-mêmes, et souffrance, ce livre est fait pour eux...

Christophe PETCHANATZ, LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE N°2.

Participations à :

CAHIERS DE L'ENVERS & L'ENDROIT, 1122, VRAC, DÉRIVE, AROBA, ÉCORCES, LE PILON, INCENDIE DE FORÊT, LE MÉLOG, LE BOUT DES BORDES, JUNGLE, BUNKER, AÉROSOL, OFFERTA SPECIALE, TARTALACREME, LE POINT D'IRONIE, SPHINX, MENSUEL 25, OZ-IT, KRYPTOGAME, ANATOLIE AU CAFÉ DE L'AUBE, FOLDAAN, RÉVOLUTION INTÉRIEURE, LE MONDE, DEVIL / PARADIS, SI BRÈVE L'IVRE, DÉCHARGE, L'ORTIE, LIGHT WORKS, ÉCRITS D'ASILE & D'AILLEURS, DÉPLI, PROMÉTHÉE, TRAX NEOIST, AVANT FUTUR, VOLUPTIARE COGITATIONES, CORTEX DE NUIT, CAMOUFLAGE, L'AMATEUR D'IMAGES, DELTA STATION BLANCHE DE LA NUIT, RECTANGLE, LA POIRE D'ANGOISSE, ÉLECTRE, LE CHEVAL ROUGE, TYR, DOC(K)S, SPEED TEXT, MRORCH, RÉSEAU 666, LEVÉE D'ENCRE, MAI-HORS-SAISON/Catalogue, AMPHÉTAMINES SEMANTICS, T.T.A., HOTEL OUISTITI, S.T.P.L.M., SAPRIPHAGE, BARRIO CHINO, MATIÈRES, LES CAHIERS DU SCHIBBOLETH, STYLE, BLOCKHAUS, SOLEIL DES LOUPS, MAGIE ROUGE, TANKER, DÉRISOIRE, LE MIRACLE TATOUÉ, LIBÉRATION / Maroc, POÉSIE ALMANACH (Éd. Encre), ANTHOLOGIE 80 (Éd. Castor Astral / Atelier de l'Agneau), POÉSIE DU MONDE FRANCOPHONE (Éd. Castor Astral / Le Monde), 50.000 POÈTES (Radio Ark-en-ciel / Paris), TEXTES (Radio France-Culture), STYLE (Radio Média-Val / Provins), CLAIR DE NUIT (Radio France-Culture), L'ŒIL DU CYCLONE (Canal +)...

* * * * *

Bon de commande :

- TRANSBORD ÉTERNITÉ (Éd. OCC. N.K.)..... 30 F
- LA NOUVELLE DANSE DES MORTS (Éd. OCC. N.K.)..... 50 F
- LA VIERGE DE NUREMBERG (Éd. OCC. N.K.)..... 10 F
- EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE (Éd. Blockhaus)..... 60 F
- MISE EN VOIX DE EXTRAITS DE L'EX-ÊTRE par J.P. Espil : 2 K7, durée 180' (Éd. Blockhaus)..... 150 F
- ENTRE LE NÉANT ET L'ANÉANTISSEMENT (Éd. Blockhaus)..... 50 F

* * * * *

Votre Nom:.....Prénom:.....

Adresse:.....

Règlement à l'ordre de : QUIROGA., 27 rue Jean Cottin (Esc. C), 75018 PARIS.